

SESSION 2010

**CAPES
CONCOURS EXTERNE
TROISIEME CONCOURS
ET CAFEP CORRESPONDANTS**

Section : LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE

**COMMENTAIRE DIRIGÉ EN LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE
D'UN TEXTE LITTÉRAIRE OU DE CIVILISATION
EN FRANÇAIS**

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (hormis celui fourni par le centre) est rigoureusement interdit.

Tournez la page S.V.P.

Dans ce texte, vous analyserez comment l'auteur perçoit le développement de la pensée par le langage.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION DES SOURDS-MUETS, ET DES AVEUGLES

Observations préliminaires (pages 13 à 21).

Développement des facultés intellectuelles des sourds-muets.

Comment éveiller cette intelligence de son sommeil léthargique ? Comment ranimer ces facultés qui semblent éteintes dans l'inertie ?

Donnez au sourd-muet un moyen de communication ; et soudain sa pensée, longtemps captive, va prendre l'essor ; elle secoue sa trop longue stupeur, et brise les entraves qui l'engourdisaient. Le succès stimule son activité ; et son activité étend ses succès et multiplie ses forces. Exister pour l'esprit, c'est agir, c'est-à-dire, penser. L'instruction développe les facultés intellectuelles ; mais bien moins que l'exercice et la communication. J'ai vu des sourds-muets pétillants d'esprit, brillants d'imagination, jugeant des beautés des arts qui sont à leur portée avec un goût peu commun et une exquise délicatesse, pleins de saillies piquantes dans leur conversation mimique, pleins de sens dans leur conduite ; et cependant ils savaient à peine écrire quelques mots. D'autres, qui ont à peine reçu un commencement d'instruction, m'ont étonné par les connaissances positives qu'ils possèdent ; jugeant des hommes et des choses avec une singulière sagacité, exerçant avec succès divers genres d'industrie, et n'ignorant presque rien de ce qui peut les intéresser dans la sphère d'activité où le sort les a placés. A quoi étaient-ils redevables de ce développement spontané ? Ils le devaient uniquement à l'exercice de leur esprit dans des communications journalières avec d'autres sourds-muets, ou avec des *parlants* qui, par l'habitude de vivre avec eux, s'étaient rendu leur langage familier.

Langage des sourds-muets.

C'est donc une grande erreur de penser que le sourd-muet ne peut mettre en jeu ses facultés intellectuelles que par le secours de nos langues. Il a aussi un langage qui lui est propre, et qui est indépendant de toute instruction méthodique. Nous en portons tous le principe en nous ; mais l'usage si commode de la parole nous le fait négliger ; tandis que la nécessité le féconde et le développe chez le sourd-muet. La nature en fournit les éléments dans le jeu de la physionomie, où se peignent toutes les affections de l'âme, et dans l'imitation qui retrace et les formes et les mouvements des corps.

Ce langage est d'abord brut comme l'intelligence qui le met en œuvre ; borné comme le cercle étroit des connaissances dont il est le tableau. Mais bientôt l'usage et la réflexion lui donnent plus de précision et de régularité. L'analogie l'enrichit de tous les rapports que l'esprit peut apercevoir entre les choses, entre les idées, et même entre l'expression des idées. Ce langage suit pas à pas la marche et les progrès de l'intelligence. Il n'y a pas un sentiment dans le cœur, pas une idée dans l'entendement qui ne puisse s'y réfléchir comme un miroir fidèle.

Dans quelle langue pensent les sourds-muets ?

C'est peut-être ici le lieu d'examiner une question importante, dont la solution doit jeter quelques lumières sur l'art d'instruire les sourds-muets.

J'ai souvent entendu demander dans quelle langue pensent les sourds-muets. Nous pourrions répondre par une autre question, et demander à notre tour dans quelle langue doit penser celui qui ne connaît encore aucune langue. Si l'on me dit que sans une langue point de pensées, et que les idées sont inséparables de leurs signes ; que les signes qui servent à exprimer les idées servent aussi à les former : on pourrait citer à l'appui de cette opinion l'autorité de plus d'un philosophe. Mais en supposant même qu'il ne fût pas facile de prouver rigoureusement qu'un grand nombre d'idées et de jugements ont dû précéder la création du premier signe ; que peut

une opinion, que peuvent tous les arguments contre un fait, un fait constant, journalier, dont les sourds-muets particulièrement nous offrent la preuve permanente et ostensible ? Il faut donc
45 convenir que l'on pense, ou du moins que l'on peut penser sans le secours d'aucune langue. On
pense avec les idées, en les rapprochant, en les comparant pour en saisir les rapports. Est-ce une
vaine relation entre les termes que cherche le raisonnement, et les mots dévoilent-ils le rapport
des idées, qui constitue l'essence de toute pensée ? Il est vrai que le langage donne à l'acte de la
pensée une marche plus simple, plus régulière, qui double les forces de l'esprit actif ; mais
50 quelquefois aussi il l'égaré par la rapidité de ses opérations, et presque toujours il favorise la
paresse de l'esprit indolent que le mécanisme parfait de nos langues mène comme à la lisière.
Souvent on croit penser quand on ne fait que combiner des mots par l'habitude et la mémoire,
sans que la raison prenne part à ce travail mécanique. Mais ne confondons pas des choses si
différentes, et ne prostituons pas le nom de pensée à ce que j'appellerais volontiers un frivole jeu
55 de la langue et un caquetage intérieur.

Qu'est-ce que l'on entend, ou plutôt qu'est-ce que l'on doit entendre, par ces mots : *penser en français, penser en anglais*, en allemand, etc. ? Supposerait-on que pour combiner nos idées nous ayons besoin du secours des mots ?

Mais quel est celui qui ne s'est pas vu quelquefois embarrassé pour trouver l'expression juste
60 d'une idée nettement perçue ? Qui n'a pas été quelquefois obligé de chercher longtemps et
péniblement le terme ou le tour propre à rendre sa pensée tout entière, et telle qu'il l'avait
conçue ? Quel est l'auteur qui n'a jamais été réduit à sacrifier quelque chose de ses idées à la
pénurie de la langue ? Ce qui peut avoir lieu aujourd'hui pour une idée, peut avoir lieu demain
pour une autre. Il est donc constant que les mots ne sont pas indispensables aux idées, et que les
65 idées ne sont pas inhérentes aux mots ; il est encore incontestable que les mots manquent souvent
aux idées ; car nous avons plus d'idées que de mots. De là les métaphores, qui attestent
l'indigence des langues dont elles sont devenues ensuite les plus brillants ornements.

Quand on dit que l'on pense en telle ou telle langue, on entend que les idées, en se formant, se
revêtent immédiatement des mots de cette langue et prennent même les formes et les tours qui en
70 caractérisent le génie. D'après cette explication, la question qui nous occupe ne peut regarder
que les sourds-muets instruits. Croira-t-on qu'ils pensent dans la langue qu'ils ont apprise, et que
leurs idées s'offrent toujours à leur esprit revêtues des mots de cette langue ?

L'on conviendra sans peine que pour penser dans une langue il faut que cette langue nous soit
familière, et que nous ayons une longue habitude de la parler. Le Français qui parle anglais ou
75 allemand ne fait, le plus souvent, que traduire l'expression française qui se présente d'abord à
son esprit, par l'expression anglaise ou allemande correspondante. De là vient qu'il est si
difficile à celui qui écrit dans une langue étrangère, de ne pas laisser apercevoir quelques traces
qui décèlent sa langue maternelle, et le premier moule de ses idées.

A mesure que nos idées se sont formées, nous avons appris à les lier à certains mots ; un usage
80 continuel a rendu cette union si intime, qu'il nous est ensuite difficile de concevoir comment nos
idées pourraient être indépendantes des mots.

Il en est tout autrement pour les sourds-muets. Ils ont longtemps pensé avec des idées seulement
avant de connaître les mots ; en supposant que l'instruction et l'usage tardif de la lecture pussent,
à la longue, les habituer à penser avec des mots, il serait encore impossible de fixer l'époque de
85 ce changement dans le mode de leurs perceptions. D'abord il faut observer que les sourds-muets
ne peuvent connaître une langue que par la vue, ils ne peuvent connaître que la langue écrite.
S'ils pensent dans la langue qu'ils ont apprise, ce sont les mots écrits qui se présenteront à leur
regard intérieur, conjointement avec les idées, comme les sons articulés retentissent tout bas à
nos oreilles quand nous pensons. Ils penseraient donc par écrit, où plutôt ils penseraient avec des
90 lettres.

Les mots sont composés de plusieurs lettres ; ces lettres, formées de plusieurs traits, ne peuvent
être ni transposées, ni changées.

D'un autre côté, une pensée, quelque complexe qu'elle soit, quant à ses éléments, est le produit
d'un seul regard de l'esprit ; et, sous ce rapport, elle est une, elle est simple. Comment concilier

95 cette simplicité de la pensée, et surtout la rapidité de la perception avec les éléments multipliés des lettres qui composent les mots, et des mots qui forment les propositions ?

Les sourds-muets ne pensent avec des mots ni avant ni après leur instruction. Ils pensaient, ils réfléchissaient avant d'apprendre la langue. Ils ne l'ont apprise que parce qu'ils pensaient et réfléchissaient. La pensée préexiste au langage, et a présidé à sa formation.

100 Mais, à son tour, le langage féconde et développe la pensée. Il en fait un art, le plus merveilleux de tous. Nos termes abstraits sont au raisonnement ce que les signes de l'algèbre sont au calcul. Ils forment des espèces de formules qui fixent une foule d'idées toujours prêtes à nous échapper. Mais on peut calculer sans l'algèbre ; on calculait avant l'invention de l'algèbre. On peut penser sans la parole ; on a pensé avant de parler.

Rédigé par M. Bébien, Ancien Censeur des études de l'Institut royal des Sourds-Muets,
Directeur de l'Institution spéciale des Sourds-Muets.

Paris, au bureau du journal,
A l'Institution spéciale des Sourds-Muets, Boulevard Mont-Parnasse, n° 24bis. Août 1826.